

AVANT-PROPOS

Ce *Dictionnaire chic de littérature française* est d'abord un dictionnaire « vivant », contemporain, qui s'efforce de rendre hommage ou de rendre justice à des écrivains dont la plupart sont parmi nous, construisent leur œuvre sous l'attention des médias et des lecteurs ou dans leur totale indifférence. La prétention ou la fatuité de vouloir donner à travers cent auteurs un panorama des lettres hexagonales saute aux yeux. Pourquoi celui-ci et pas celui-là ? Pourquoi cent et pas cinquante, deux cents ou mille ? Au nom de quoi et de qui ? Au nom d'un goût, d'une subjectivité, du hasard, des filiations secrètes ou visibles constituant une « famille », non en fonction de frontières, d'idées, d'étiquettes.

En France, on publie des livres sur tout et n'importe quoi, mais très peu sur nos écrivains en activité. Kléber Haedens, en son temps, s'y était en partie attelé avec *Une histoire de la littérature française*, publiée en 1943 et actualisée à travers ses rééditions dont la dernière date de 1967, mais il mêlait dans ce chef-d'œuvre de passion et de mauvaise foi les classiques et des contemporains. Plus près de nous, Jean d'Ormesson reprit le flambeau avec *Une autre histoire de la littérature française* en deux volumes qui prenaient la précaution de ne pas toucher aux vivants. Même timidité dans le parfois injuste mais toujours brillant *Dictionnaire égoïste de la littérature française* de Charles Dantzig paru en 2005. On connaît les arguments : il faut que le temps passe afin que l'on trie le bon grain de l'ivraie, que les fausses valeurs d'une époque donnée s'effacent devant le marbre de la postérité. Mouais... Sauf que la

subjectivité de l'auteur d'un dictionnaire est toujours au rendez-vous cinquante ans ou un siècle plus tard. En outre, pourquoi alors convoquer des défunts si proches (Sagan ou Simenon chez Dantzig) à propos desquels la distance historique, censée affiner le jugement, est si mince ? On aura compris que, dans ces entreprises, il s'agit surtout de ne pas fâcher ses amis et ses voisins : de maison d'édition, de journal, de jury littéraire, d'Académie... Bien sûr, il est plus aisé de décréter que Proust avait du talent, que Stendhal n'était pas si mal, ou que Rabelais n'a pas compté pour rien, que de se plonger dans les milliers de romans que produit chaque année la grande machine de l'édition. Faudrait-il laisser la seule faculté de jugement à des journalistes et à des « critiques » littéraires (mais combien d'authentiques critiques parmi eux ?) pratiquant sans vergogne le renvoi d'ascenseur, le règlement de comptes, la photocopie de dossiers de presse, l'enthousiasme grégaire ?

La dernière entreprise « contemporaine » d'une vision et d'une lecture *in vivo* de nos écrivains semble être *Mon histoire de la littérature française contemporaine* de Jacques Brenner en 1987. Cela commence à dater. Les recueils d'articles de critiques considérés aujourd'hui comme les maîtres du genre – Renaud Matignon disparu en 1998, Bernard Frank en 2006, tous deux célébrés pour leur liberté, voire leurs coups de griffe – recueillent l'approbation émue des professionnels de la profession. Qu'est-ce qui vous empêche de reprendre le flambeau, les gars ? L'honnêteté, le courage, le goût ? Saluons parmi les héritiers Patrick Besson qui a consigné dans *Avons-nous lu ?*, pavé de mille pages, ses chroniques littéraires parues de 2001 à 2009. L'exception confirmant la règle. Puisque plus personne, ou presque, n'ose dire la vérité, du moins *sa vérité*, les artefacts de la vérité prennent la place. On songe à *La Littérature sans estomac*, le pamphlet de Pierre Jourde publié en 2002 par Éric Naulleau à L'Esprit des péninsules. Si certaines des cibles de Jourde pourraient être les nôtres, ses rares enthousiasmes (Éric Chevillard, par exemple) laissaient pantois. Le même Jourde reprit du service en 2004 en compagnie de son ancien éditeur avec *Le Jourde & Naulleau*, sous-titré « Précis de littérature du XXI^e siècle », qui osait s'en prendre à Marc Levy, Christine Angot, Philippe Labro ou Dominique de Villepin. On voyait le niveau. Surtout, il nous semblait respirer dans ces livres – sympathiques dans leur démarche, décevants dans leur réalisation – un parfum

du syndrome d'Iznogoud, c'est-à-dire le désir d'être calife à la place du calife. La suite des événements – Jourde faisant profession de romancier sous la vénérable couverture blanche de Gallimard, Naulleau devenant une vedette de la télévision et un journaliste multicaltes – confirma l'hypothèse du plan de carrière et du « Pousse-toi de là que je m'y mette ».

Outre les remarquables recueils de chroniques du grand critique et essayiste belge Pol Vandromme, disparu en 2009, on pourrait citer dans les tentatives de panorama de la littérature contemporaine *Dernier inventaire avant liquidation* (2001) et *Premier bilan après l'apocalypse* (2011) de Frédéric Beigbeder. Cependant, le premier se contentait d'évoquer cinquante romans choisis par les lecteurs de la Fnac et du *Monde* (*sic*) dans l'histoire de la littérature quand le second établissait le classement des cent romans préférés de l'auteur de *99 francs*, classement où l'on retrouvait écrivains français et étrangers, vivants et morts, mais aussi une bande dessinée de Gérard Lauzier, le *Journal* de Kurt Cobain, les *Brèves de comptoir* de Jean-Marie Gourio ou le premier album du groupe Téléphone...

Bref, il y avait de la place pour un dictionnaire de littérature française d'aujourd'hui. Nous n'avons obéi qu'à notre goût et à notre curiosité qui ne prétend à aucune exhaustivité, mais qui s'est déployée pendant près de trente ans de lectures vagabondes. Si nous avons voulu privilégier les écrivains vivants, nous avons retenu une douzaine d'auteurs morts trop tôt (Frédéric Berthet, Frédéric H. Fajardie, Jean-Marc Roberts...) ou depuis trop longtemps (Roger Nimier). Si Nimier, les autres « hussards » (Antoine Blondin, Michel Déon, Jacques Laurent), leurs cousins (Félicien Marceau, Michel Mohrt, Jacques Perret) et leurs héritiers (Patrick Besson, Éric Neuhoff, Didier van Cauwelaert) se taillent une belle part dans ce *Dictionnaire chic*, c'est parce qu'ils nous ont aidés à tenir bon dans les eaux glacées de l'époque. Ils nous ont émus, fait rire, donné envie de voyager, de lire, d'aimer... Bref, de vivre. On ne les en remerciera jamais assez. Ce livre est une façon de payer nos dettes, de revendiquer nos admirations, de rendre hommage. Il n'y aura donc pas de descente dans ces pages. Enfin si, une. D'une seule phrase (qui ne nous appartient pas), pour rire et parce que la formule de Guy Debord reste indépassable. Nul doute que ce dictionnaire fera grincer quelques dents. Les arbitres institutionnels des élégances littéraires pratiqueront mépris et

indifférence. Certains noms retenus ici auront valeur de chiffon rouge brandi devant la bêtise à front de taureau. Tant mieux, car nous n'avons pas écrit ce livre pour plaire aux lecteurs salariés, mais aux passionnés de littérature, curieux, sans préjugés, avides de découvertes et de plaisirs partagés.

On trouvera des auteurs connus et consacrés (même un Prix Nobel...), ainsi que des auteurs d'un unique roman et des écrivains pour *happy few*, car la beauté n'attend pas le nombre de pages, de ventes et de prix littéraires. Le classement alphabétique réservera quelques rapprochements naturels ou incongrus. Une fille et son père (Marie et Roger Nimier) côtoieront des frères (Jean et Olivier Rolin). Le trop méconnu Éric Holder précédera Michel Houellebecq, Patrick Besson son ami défunt Frédéric Berthet, Charles Dantzig le jeune Marien Defalvard dont il édita le premier roman, Nina Bouraoui José Cabanis, qui tous deux pratiquèrent à des années de distance et dans des univers différents une écriture d'inspiration intime et autobiographique... À l'anarchiste Michel Ragon succédera le royaliste Jean Raspail. Ceux qui chercheront des a priori politiques ou idéologiques en seront pour leurs frais. Des anciens maos (Frédéric H. Fajardie, Daniel Rondeau...) croiseront un fervent gaulliste passé par la Résistance (Jean Dutourd), un antigauilliste forcené passé par Vichy (Jacques Laurent), un ancien maquisard (Jacques Perret), tant d'autres dont nous ne savons rien de leur pedigree politique et de l'usage qu'ils font (ou pas) de leur carte d'électeur.

Bien sûr, il y a des absents et des oublis : délibérés, dus à nos lacunes ou simplement au fait qu'un livre, fût-il un dictionnaire, doit à un moment s'achever. Pour autant, le lecteur en quête de munitions, de fusées, de rations de survie, devrait avoir de quoi abreuver sa soif. Connaissez-vous Éric Tellenne, Guillaume Clémentine, Sophie Maurer, Alain Leygonie, Jean Michel Adventus, Laurent Rochut, Eva Kristina Mindszenti, Michaël Sebban ou Laurent Maréchaux ? Sans doute pas. Ils sont là. Ils vous attendent. Ils sont cent. Aimez-les, si possible. Et faites passer.



ADVENTUS, Jean Michel

Commencer un dictionnaire de littérature française, fût-il « chic », par un écrivain qui ne signa que deux romans peut surprendre. Nulle pose ni dandysme cependant dans ce choix car Jean Michel Adventus est l'auteur d'un roman magnifique ne ressemblant à rien d'autre de connu, jusque dans son titre: *L.D.T. (leçons de ténèbres pour le repos des petites souris)*, publié en août 2001 par les éditions Bartillat. Cet objet littéraire non identifié passa presque inaperçu. Il s'agissait pourtant d'une œuvre magistrale brossant le tableau des mutations sociales, culturelles, politiques ou idéologiques durant la seconde moitié du XX^e siècle, à travers l'itinéraire d'un intellectuel et écrivain français: Ferdinand Duplenne. À la fin de sa vie, Ferdinand laissa un témoignage écrit et le tapuscrit fut retrouvé vers 2050 dans les décombres d'une catastrophe.

Libération des mœurs, chute du communisme, intégration européenne, disparition des États-nations, eugénisme, déchristianisation: tout en dressant un bilan du XX^e siècle, *L.D.T.* portait l'intuition du monde à venir en évoquant un futur proche où une poignée d'individus s'obstinait à ausculter le passé pour dissiper les ténèbres. Mêlant brillamment destinée particulière et destin collectif, émotions et idées, quête des origines et projection dans l'avenir, sciences humaines et roman, cet objet inclassable séduisait aussi par sa narration méditative donnant à l'universel le souffle de la confession avec des accents que l'on pouvait supposer autobiographiques. Un an plus tard, Adventus revint avec un nouveau roman, *Adulesco ou La maladie de la vie*, dans lequel Ferdinand laissait place à Fernand dont on découvrait l'adolescence

via deux récits : le premier alors qu'il a dix-sept ans et qu'il est cloué sur un lit d'hôpital, le second vingt ans plus tard quand est venu le temps de conjuguer sa jeunesse au passé. Il convient alors de «rejoindre les souvenirs enfuis, rattraper les visages oubliés que la disparition avait fixés dans un certain bonheur, évoquer les rires d'il y a bien longtemps».

Adventus a été l'écrivain de mondes disparus. Il a vu celui qui se préparait et a été effrayé. Homme de la frontière, il cultivait le sens du sacré et de la contemplation, communiait avec les lointains, les morts, les pas encore nés, le travail des hommes, la nature, les arbres, les pierres, les chevaux, la terre, l'infiniment différent, l'infiniment petit, y compris les petites souris, comme dans les dernières pages bouleversantes de *L.D.T.* éclairant le titre du roman. Derrière Jean Michel Adventus, il y avait l'historien et sociologue Paul Yonnet (1948-2011), qui accéda à une certaine notoriété en 1993 lors de la parution de *Voyage au centre du malaise français*. Cet essai visionnaire paru chez Gallimard (collection «Le Débat») lui valut un procès en sorcellerie (accusation de «lepénisation des esprits») puis de se retrouver en 2002 dans la charrette bigarrée des «nouveaux réactionnaires» (Alain Finkielkraut, Michel Houellebecq, Philippe Muray, Maurice G. Dantec, Alain Badiou, Renaud Camus...) soumise à la vindicte publique par l'ancien maoïste Daniel Lindenberg dans un opuscule qui eut son quart d'heure de célébrité. Yonnet, qui dans ses jeunes années fréquenta la Fédération anarchiste, des groupes situationnistes et autres mouvements gauchistes antistalinien, ne cessa depuis son premier livre, *Jeux, modes et masses* sorti en 1985, et vingt-cinq ans durant d'explorer les domaines les plus inattendus (les jeux, les loisirs, le sport, la mode, le mouvement punk, la montagne et la mort, la famille...) dans des ouvrages marquants (*Travail, loisir : temps libre et lien social ; Systèmes des sports, Le Recul de la mort...*). Mais c'est au romancier que nous rendons hommage ici. Nous ne sommes pas près d'oublier la première lecture de *L.D.T.*, sur épreuves, qui nous tint éveillé une nuit de juin 2001 dans une chambre d'hôtel de la rue Monge entre ferveur, joie et mélancolie sereine. Si nous étions les contemporains de tels romans, ainsi que de ceux de Michel Houellebecq ou de François Taillandier, il n'y avait pas de raisons de désespérer. Nous n'étions pas seuls.

ASSAYAS, Michka

Maître d'œuvre d'un *Dictionnaire du rock* (publié en 2000 et réédité dans une version augmentée en 2014), celui qui réalisa en 2005 un livre d'entretiens avec Bono est d'abord un écrivain. Auteur d'un récit (*Les Années vides*) en 1990, il signe son premier roman quatre ans plus tard (*Dans sa peau*) puis le magistral *Exhibition* en 2002. Promenade pétrie de mélancolie et déclaration de guerre à l'époque, méditation intérieure et portrait d'une génération : ce roman est tout cela à la fois, évoquant autant *Les Déracinés* de Barrès que *Les Particules élémentaires* de Houellebecq.

Fin des années 1970, vallée de Chevreuse, Nicolas et Jean-Michel Seigneur, jeunes gens élevés dans une famille de la petite-bourgeoisie de gauche militante et concernée, sont les modèles de leur ami Philippe. Une vingtaine d'années plus tard, Jean-Michel est responsable culturel d'une MJC tandis que Nicolas est un metteur en scène de théâtre branché. Philippe, qui a émergé dans la presse rock et musicale, se rend compte qu'il ne reste rien du monde qui les a vus grandir. Pour ce quadragénaire qui ne sait pas qui il est vraiment, l'heure est au bilan.

Assayas décrit ici le moment où l'exhibition de ses souffrances ou de ses fiertés est devenue une drogue accessible à tous. La transmission et la continuité historique ont cédé la place à « l'âge de l'ironie », le conformisme culturel règne, on feint de croire que le bonheur s'achète en forfait illimité, le cynisme fait le reste. *Exhibition* est le roman de cette décomposition laissant place nette à l'insignifiance : « Tant de gens parlent, partout autour de nous. Tant de gens écrivent. Des débats, des chroniques, des points de vue, des regards décalés, des interventions pointues, des enquêtes, des cris de sincérité, des provocations désespérées, des étalages de souffrance. Tout se dit, tout s'écrit, tout s'exhibe, pensait Philippe, mais aucune parole n'est prononcée, au fond rien n'est dit, rien n'est montré. Plus une parole prononcée dans le monde contemporain n'a le moindre poids, plus aucune image montrée n'a le moindre poids. Ils parlent, ils écrivent, ils commentent, ils critiquent, ils protestent, ils accusent, ils attaquent, ils se défendent, ils invoquent des principes, la morale, les valeurs, ils prônent le scandale, la provocation, la subversion et, quoi qu'ils fassent, ils ouvrent un robinet qui déverse du continu. »

Presque dix ans avant la tyrannie des réseaux sociaux, l'arrivée de la télé-réalité et la mode du selfie, Michka Assayas avait eu l'intuition visionnaire du langage réduit au babillage, du règne des écrans et du virtuel où l'image précède la réalité, de la quête de la célébrité par l'exhibition frénétique de son intimité. Politique dans l'acception la plus noble du terme, ce roman ignore les ornières de l'idéologie et son désenchantement se marie à la nécessité de dire aux temps présents leurs tristes vérités. L'écrivain prolonge en 2009 cette auscultation sans ménagement dans *Solo*, où il met en scène un journaliste rock dont la petite notoriété et le confort sont bousculés par l'irruption d'une ancienne maîtresse. Immaturité, commerce des apparences, rébellion institutionnelle, instantanéité : les caractéristiques de la société et des êtres peints par Assayas ne sont guère contestables, mais c'est une nouvelle fois la dilution de la langue et de la parole qui est au cœur du roman. La vitesse et la technique, la volonté de satisfaction immédiate de tous les instincts et tous les désirs ont rendu obsolètes la vieille culture, la lenteur, l'ennui... Voici un monde d'enfants ou d'ados éternels, condamnés à l'insatisfaction et à la frustration, au pullulement de discours invertébrés. Comment ne pas céder à une certaine nostalgie après un tel constat ? Michka Assayas l'exprime dans *Faute d'identité* sorti en 2011. Ce très beau livre, qui tient à la fois du récit familial et de la méditation sur la France, a pour origine une expérience banale : le renouvellement d'un passeport et d'une carte d'identité perdus. Face à l'administration, l'écrivain – français né en France de parents français, mais pas nés français – doit fournir des preuves de sa nationalité. Ces méandres aux accents kfkaiens valent quelques scènes cocasses comme le rendez-vous au Pôle de la nationalité française où un fonctionnaire réclame à Assayas l'extrait de naissance de ses parents. Or, retrouver un document établi presque un siècle plus tôt à Istanbul, alors Constantinople, capitale d'un Empire ottoman depuis disparu, demande méthode, sang-froid et patience... Difficile de ne pas se sentir un exilé de l'intérieur en constatant que «le pays dans lequel j'ai grandi n'existe plus». Ne restent que la nostalgie et les souvenirs : «Soudain, j'ai vu resurgir le visage de mes copains à Boullay, mes balades à vélo sur les routes sentant les feuilles mortes, même en plein été, dans la vallée de Chevreuse, j'ai pensé, je ne sais pas pourquoi, à l'inconnue qui, il y a trente ans, m'envoya avec un petit mot gentil la carte d'étudiant que

j'avais perdue, au sourire et au visage de tous ceux avec qui j'ai joué au pendu au collège, avec qui j'ai subi la folie ou la méchanceté des mêmes profs, à l'odeur de menthe qui montait de l'herbe humide dès la fin de l'été dans notre petit jardin, aux pommes tombées par terre en septembre, à la bibliothèque de mon père, remplie de livres reliés dans un carton à motif de fleur de lys. Au bout de terre, en France, où j'ai grandi.»

B

BASSE, Pierre-Louis

Longtemps journaliste sportif sur Europe 1, spécialiste du football auquel il a consacré des livres dépassant leur prétexte (dont *Séville 82* ou *Mes seuls buts dans la vie*), Pierre-Louis Basse a également publié une poignée de récits qui permettent de ne pas le classer dans la famille de ses confrères usant de leur carte de presse et de leur surface sociale pour encombrer les librairies. C'est en 2003 qu'il commença une trilogie informelle initiée par *Ma ligne 13* puis prolongée par *Ça va mal finir* et *Ma chambre au Triangle d'or*. Il y a les écrivains qui marchent (Fargue, Gracq, Modiano...) et ceux qui roulent (Morand, Nimier, Sagan...), Basse appartient à la première catégorie, et ce piéton de Paris arpente en ce début de XXI^e siècle des territoires savamment cloisonnés, occupés par la marchandise et la violence, où les barrières sociales et ethniques sont défendues par des barbelés. Ainsi, «sa» ligne 13, celle du métro qui des années durant le mena de Saint-Ouen où il vivait aux Champs-Élysées où il travaillait, est autant une ligne de front qu'une ligne de vie. Deux pôles : la misère et le luxe, la prostitution à vingt euros des Chinoises de la place de Clichy et les vestes en pattes d'autruche des boutiques de la rue François-I^{er}. Pourtant, ces deux univers sont reliés par des sentiments communs : l'envie, l'ennui, le désarroi. La laideur et la vulgarité recouvrent tout, la haine et les eaux glacées remontent, mais Basse ne renonce pas à traquer les dernières traces d'humanité et de «fragilité partagée» dans les paysages où il croise vieux Arabes épuisés, jeunes bobos épanouis, clochardes défaites, riches refaites, parvenus, nouveaux venus.

Pierre-Louis Basse épingle la barbarie douce d'une époque qui n'est pas faite pour lui. Il y a dans *Ma ligne 13* une tendresse mélancolique et une ironie froide qui ne peuvent masquer l'effroi devant ce nouveau monde sonnant le glas de la pudeur, de l'intimité, du secret, du silence. En passant clandestin, il peint la séparation des êtres, cette atomisation qui métamorphose les individus en particules perdues dans la nuit. *Ma chambre au Triangle d'or* ajuste la focale sur les rues et avenues où se concentrent l'argent et «cette tristesse qui s'installe dans son sillage», ce parfum de mort et de fin du monde qui entoure les êtres jusqu'à imprégner les chairs. «Nous vivions un temps où les visages étaient devenu méchants», note l'écrivain en observant les anciens lanceurs de pavés à la bouche tordue et leurs enfants à «la lippe méprisante». Avec un œil de sociologue, il scrute les changements anodins et cependant décisifs : Joey Starr est une conscience morale, Man Ray n'évoque plus pour les plus cultivés que l'enseigne d'un restaurant à la mode, les stars du rap US vantées par *Libération* se prosternent jusque dans leur nom de scène – 50 Cent – devant le Veau d'or... Drôle de monde. Plutôt l'écran plat que Platon.

Sans hausser la voix ni prendre des airs savants, il prend acte à la pointe sèche des grandes modifications : «Le capitalisme était sur le point de réunir le nomade de la finance et le sédentaire du crime.» Bienvenue dans le cauchemar libéral-libertaire célébrant les noces de fer passées entre la «racaille» (terme utilisé par Marx et Engels bien avant Sarkozy pour désigner le lumpenproletariat) et les cols blancs car les *golden boys* des bas-fonds et les *people* partagent la même vision des lendemains qui chantent : des vies remplies «de coupés Mercedes, de grosses berlines à salopes, de Rolex, de diamants à l'oreille, de dents en or, de sacs Prada». Cette nouvelle Internationale sera le genre humain. Humain, vraiment ? Basse suggère une autre hypothèse : «Nous étions peut-être redevenus des bêtes.» Pas de crispations ou de cris sous sa plume explorant la dérégulation à l'œuvre avec une tranquillité désolée. Cool comme Zidane au moment de tirer un penalty en finale de Coupe du monde, il dresse l'état des lieux : «Au début – dans l'insouciance de notre jeunesse –, on imagine que la douceur et le silence peuvent être partagés par le plus grand nombre. Plus tard, on déchanté.» La tentation est alors grande de revisiter le passé, de se replonger dans l'album familial, ce que Pierre-Louis Basse entreprend avec *Comme un garçon* et *19 secondes*

83 centièmes. De son père, il n'avait pas conservé le nom et lui avait préféré – devenu journaliste – le pseudonyme de Basse, mais il en avait conservé des souvenirs et un héritage, dont le culte de la résistance communiste au nazisme.

Années 1960 et 1970 sont le décor de *19 secondes 83 centièmes* dont le titre fait référence à la fameuse course du 200 mètres aux JO de Mexico en 1968, remportée par Tommie Smith qui, avec son compatriote John Carlos, leva le poing sur le podium pour protester contre les discriminations subies par les Noirs américains. L'un de ces exploits que Basse découvrit dans une petite lucarne où les images de sport étaient aussi rares que la couleur. Le sport a depuis basculé dans l'industrie du spectacle, le marketing et la pipolisation. On ne lève plus le poing pour protester, mais pour fêter la victoire et l'argent qui va avec. Comme son titre l'indique, ce récit parle du temps qui passe, du sablier qui s'affole avec la rigueur implacable d'un chronomètre électronique en emportant ce « monde qui nous était familier et qu'on ne reconnaît plus ». Basse, ne supportant pas « de devoir remiser ses jouets pour cause de passage à l'âge adulte », ressuscite alors le temps béni de l'enfance capable de retenir beaucoup, telle cette image du père improvisant des exercices de gymnastique sur le balcon, en équilibre au-dessus du vide. Quelques secondes d'apesanteur, entre la grâce et la chute. Jusqu'à ce que la course s'achève pour de bon, que nos idoles disparaissent et que l'on doive se débrouiller pour survivre.

BENNASSAR, Bartolomé

Avant d'être un historien mondialement reconnu (spécialiste de l'Espagne moderne et contemporaine ainsi que de l'Amérique latine), Bartolomé Bennassar, né en 1929, fut un romancier publié par Bernard de Fallois aux éditions Julliard : *Le Baptême du mort* (1962), *Le Coup de midi* (1964) et *Une fille en janvier* (1968). Le premier fut adapté au cinéma en 1970 par Édouard Luntz sous le titre *Le Dernier Saut* (dialogues d'Antoine Blondin). Il faudra cependant attendre 1995 pour que l'historien revienne à ses premières amours avec *Les Tribulations de Mustafa des Six-Fours* en 1995 suivies en 2002 par *Toutes les Colombies*.

Loin des conquérants, des destins hors du commun, des héros plus grands que la vie que Bartolomé Bennassar croisa tout au

long de ses travaux d'historien, il met en scène dans *Toutes les Colombies* des anonymes de l'histoire, de ces clandestins dont les manuels ne retiennent pas les noms, mais dont les romanciers font leur miel. Trois destinées vont se croiser dans la Colombie du début des années 1960. Fidel et le Che font alors souffler un vent d'utopie révolutionnaire sur le continent sud-américain et bien au-delà. On ne parle pas encore de « choc des civilisations », mais la confrontation nucléaire menace et un peu partout on prend les armes. Au nom de la démocratie, de la liberté, du communisme, de la révolution immense et rouge comme la Chine. Des hommes se battent pour que les choses changent, d'autres pour qu'elles ne changent pas – ce qui revient un peu au même car seul le malheur change de peau. À sa manière, la Colombie – « un pays aux visions de paradis où l'enfer est à la portée de tous » – traverse les secousses de l'époque en y ajoutant ses propres guerres passées et présentes. Une Colombie comme un creuset d'humanité ou « un chaos gigantesque de beauté sublime et d'atroce, d'aristocrates et de misérables, de machines souveraines et de houes, d'émeraudes et de merde, un pot-pourri de Blancs, d'Indiens, de Nègres, de Mulâtres, Zambos, Métis, Cubains, Levantins, Chinois peut-être ». C'est donc sur cette terre, qui s'étend de l'Atlantique au Pacifique, où la foi et la révolution embrasent l'esprit des hommes et où la violence est devenue un mode de vie, que trois hommes vont partager une aventure initiatique. Il y a Guadalupe, le jeune guérillero colombien ; José, un chirurgien espagnol qui à cinquante ans est venu retrouver auprès de révolutionnaires dont il ne partage pas les idées un souffle de liberté disparu dans le Vieux Continent ; Patrick, officier yankee d'origine irlandaise chargé d'« action psychologique » auprès du pouvoir légal. Autour de ces hommes aux destins liés, des personnages apparaissent ou disparaissent à l'image du chef du petit groupe de guérilleros, dictateur en herbe éliminé par Guadalupe, ou de Ramiro, curé mélangeant Marx à l'Ancien et au Nouveau Testament.

Au fil des épisodes de ce roman physique et parfois métaphysique, Bartolomé Bennassar signe une épopée intimiste, un huis clos en cinémascope doté d'une étonnante profondeur de champ. Évidemment, au-delà de ce pays et de ce continent que l'auteur connaît si bien, c'est une vision fine et puissante de notre condition humaine que *Toutes les Colombies* dessine. Avec maestria, le romancier se joue des clichés et des caricatures que portent, sans

en être dupes, ses personnages. Il malaxe leurs fausses certitudes et prolonge leurs interrogations à la manière d'un Malraux qui aurait laissé tomber tambours et trompettes. *Toutes les Colombies* séduit aussi par sa part mystérieuse et ses songes poétiques. Un dialogue invisible s'établit entre les siècles et les pays, les vivants et les morts, ceux qui ont été et ceux qui vont venir. Le souvenir de Durruti, une toile de Cimabue à Assise, une vision de New York : un fil secret relie ces images jusqu'à une Colombie aux allures d'Apocalypse. Une Apocalypse que l'on entrevoit dans les dernières pages à travers un hallucinant « musée des armes », kaléidoscope des ténèbres humaines de tous les temps, niché dans un coin de paradis terrestre et tenu par un vieillard. Dans cette scène en forme de cauchemar éveillé, l'histoire des hommes apparaît comme une litanie de crimes et de châtiments se perpétuant au fil des progrès imaginés pour mettre en œuvre leur propre destruction. « C'est triste à pleurer, cet affreux brouillon qu'est l'histoire des hommes », songe, à un moment, un personnage. Pourtant, au milieu des horreurs et des cadavres, malgré l'extermination des êtres déclinée selon tous les modes conçus par la science et la raison, palpite encore dans le cœur et le corps des humains cette étrange obstination : « L'acharnement émouvant qu'ils mettent à s'aimer pour survivre. »

BERTHET, Frédéric

La postérité littéraire est imprévisible : souvent cruelle, parfois bonne fille. Il est trop tôt pour mesurer celle de Frédéric Berthet, mais plus de dix ans après sa disparition, les livres (cinq de 1986 à 1996) de cet écrivain pour *happy few* ne cessent d'être réédités et ses inédits exhumés. Comme si un remords entourait celui qui s'en est allé dans la nuit du 24 au 25 décembre 2003 à l'âge de quarante-neuf ans à Paris. Ainsi, en 2011, les éditions La Table Ronde publiaient *Correspondances : 1973-2003* où l'on découvrait les échanges de l'auteur de *Daimler s'en va* (prix Roger-Nimier 1989) avec notamment Michel Déon, Jean Echenoz, Philippe Sollers (qui fut son éditeur), Éric Neuhoff, Patrick Besson, Jean Thibaudeau ou Roland Barthes. De Paris à New York, où il fut attaché culturel, en passant par la Creuse où il se retira un temps, Berthet ne cessa de se débattre entre les contingences et les exigences que commande le « temps d'écrire ». « Au fond, ce

qui reste dans la vie, c'est des souvenirs et du papier à lettres», lit-on dans une lettre adressée à Éric Neuhoff. De l'art de transformer souvenirs et papier en littérature, Frédéric Berthet fut un maître jusque dans sa correspondance à la beauté fragile, fantaisiste et poignante. Auparavant, en 2006, Gallimard exhuma son *Journal de Trêve*, gros volume rassemblant quatre cahiers rédigés entre 1979 et 1982, destinés à l'élaboration d'un roman. On y trouve des aphorismes («Un écrivain, c'est quelqu'un qui fait de la littérature une affaire personnelle», «L'art n'est qu'une façon de retenir ses larmes»), de la fantaisie, une mélancolie fantasque, des êtres épuisés de douceur, des portraits de femmes tellement insaisissables que seule la littérature peut les cerner. Tout Berthet est là : son sens de l'ellipse, son art très poétique de la suggestion et des fulgurances.

«Les jeunes gens – tristes – qui se suivent et se ressemblent au fil de ces récits développent avec une maladresse de virtuoses un goût passionné pour tout ce qui passe, sans doute parce qu'ils ont été trop tôt versés dans l'étude de l'éternel. Leurs sentiments ressemblent à ces colis d'élite sur lesquels on colle l'étiquette "Fragile". Ils aiment leur époque – intensément, follement même – mais aussi un peu pour se faire pardonner, comme les amants qui comblent d'attention la femme qu'ils vont quitter. Il sera simplement difficile de penser, dans cinquante ans, qu'il fallait vivre autrement», peut-on lire dans ce carnet de bord sur lequel planent les ombres de Kafka et de Fitzgerald. Frédéric Berthet, qui disait chercher dans la nuit les promesses que le jour refuse, nous chuchote encore : «Se souvenir, c'est comme sortir.» Souvenez-vous de Frédéric Berthet, ne sortez pas sans lui.

BESSON, Patrick

Écrivain précoce, Patrick Besson vit ses deux premiers romans, *Les Petits Maux d'amour* et *Je sais des histoires*, édités par Jean-Marc Roberts au Seuil en 1974 alors qu'il n'avait que dix-sept ans. Dès lors, il ne cessera de noircir des milliers de pages à travers des romans, des récits, des nouvelles, des pamphlets, des pièces de théâtre, d'innombrables recueils d'articles et de chroniques. Après les «hussards», famille littéraire créée en 1952 par Bernard Frank (voir *Antoine Blondin*), il y eut les «nouveaux hussards», inventés par Jérôme Garcin en 1985 dans *L'Événement du jeudi*

(où il dirigeait les pages livres) à l'occasion de la réédition du texte *Grognards & Hussards* de Frank au Dilettante. Parmi l'escouade répertoriée par Garcin de jeunes écrivains qui en ce début des années Mitterrand lui paraissent perpétuer insolence, anticonformisme et style tout en récusant le confort de se dire «de gauche», on trouve notamment Denis Tillinac, Didier van Cauwelaert, Éric Neuhoff et Patrick Besson (qui, pour sa part, se proclama toujours communiste, mais un communiste peu orthodoxe et singulièrement libre).

Il sera surtout le plus prolifique et turbulent d'une bande à laquelle s'agrègeront, plus ou moins durablement, Frédéric Berthet, Stéphane Hoffmann, Jérôme Leroy ou Olivier Frébourg. Dans une bibliographie qui compte plus de soixante-dix titres, de gros recueils d'articles de presse disent l'hyperactivité journalistique de l'écrivain. De *L'Humanité* au *Point*, en passant par *L'Idiot international*, *Le Figaro littéraire*, *Marianne*, *VSD*, *Voici*, *Le Figaro Magazine* ou *Nice-Matin* (pour ne citer que ses collaborations les plus longues), Besson écrivit sur la littérature, le cinéma, la politique, la télévision, l'air du temps, tout et n'importe quoi, mais jamais n'importe comment. Ce qui fait que ces textes, par définition menacés d'obsolescence, traversent bien les années tient autant au style (ici cinglant, brillant, jonglant avec les formules et les aphorismes), qui est le privilège de l'écrivain sur le journaliste, qu'à la variété des sujets et à la singularité irréductible de l'auteur. Prenons *Au Point*, près de mille pages réunissant plusieurs années de chroniques données à l'hebdomadaire. Des sujets éternels côtoient le futile, des anecdotes, des digressions, des souvenirs, des obsessions. Il est ainsi difficile d'échapper aux contrées chères à l'écrivain : la Serbie (et d'une manière générale l'ex-Yougoslavie), l'Afrique (en particulier le Congo et le Gabon) ou la Thaïlande, pays qui nourriront des romans comme *Mais le fleuve tuera l'homme blanc* et *Come Baby*. L'époque défile au gré de pastiches, de lettres ouvertes (dont une magnifique «Lettre d'amour fou»), de listes, de portraits, d'hommages à des amis disparus. Même le *Who's Who* offre matière. On voit passer Carla Bruni (avant qu'elle ne devienne première dame et après bien sûr), Limonov (avant qu'Emmanuel Carrère en fasse un personnage politiquement correct) et la bande de *L'Idiot international*, Lawrence Durrell, des têtes de Turc. Parmi elles : les écrivains Philippe Besson et Didier Daeninckx («Le seul écrivain à avoir dénoncé d'autres écrivains en régime

démocratique»), Bernard Kouchner, Bertrand Delanoë, André Glucksmann, Edwy Plenel («Un trotskiste avec la moustache de son assassin, Staline : quel mauvais goût»), Éric Naulleau («La seule chose qui pourrait le sauver, ce serait d'être quelqu'un d'autre»). Sous la drôlerie, la cruauté, la provocation, le goût de fâcher les imbéciles, perce la compassion pour les morts dont personne ne se soucie, les embastillés, les irréguliers, ceux que la morale réprouve.

Aragon conseillait de lire jusqu'aux notices des médicaments. Patrick Besson a retenu la leçon. De la lecture d'un programme de télévision ou d'un numéro de *Playboy* vieux de trente ans, il tire un précis de sociologie et d'histoire. Son histoire. La nôtre. Car finalement, *Au Point* est une chronique du temps présent – ce présent qui devient aussitôt du passé –, charriant parfois une nostalgie pleine de larmes retenues. Si Patrick Besson aime tant chercher des VHS et des DVD d'acteurs ou de cinéastes que tout le monde a oubliés, c'est peut-être pour trouver une preuve de sa propre existence. Comme lorsqu'il récupère deux films de Jean-Gabriel Albicocco dont il vit *Le Grand Meaulnes* à l'âge de quinze ans : «C'était un après-midi d'été et je suis tombé dans l'écran comme dans une piscine. Albicocco filmait comme court un petit garçon. La vie de ses personnages défile. Il broie le temps. C'est un romantique sérieux, ma race préférée de rêveurs.» Le cinéma fournit naturellement la matière de *Premières séances* (critiques parues dans *VSD*) quand le petit écran occupe *Le Plateau télé* (chroniques du *Figaro Magazine*) et la politique *La Vie quotidienne de Patrick Besson sous le règne de François Mitterrand* (articles parus dans *L'Humanité* entre 1985 et 1989 et livres publiés entre 1987 et 1991 : *Amicalement rouge*, *Un peu d'humanité*, *Divers gauche* et *Rot coco*). Dans la même veine, *Le Hussard rouge* rassemble «les textes les plus libres et les plus féroces» de sa jeunesse et *Mes vieux papiers* des écrits variés. «Tout écrivain est un lecteur et tout lecteur est un critique. *Avons-nous lu?* est le résultat de plusieurs années d'étude du roman contemporain, principalement français. Il y a trois parties : *Le Figaro littéraire*, *Marianne* et *Nice-Matin*, les journaux où ces textes ont paru entre 2001 et 2009. J'ai essayé de ne pas être trop gentil quand j'étais gentil et de ne pas être trop méchant quand j'étais méchant, mais j'ai échoué. La littérature n'est pas un jouet, c'est un jeu. On ne la possède pas, c'est elle qui nous a», annonce Besson dans la préface de cet autre pavé de mille pages sous-titré «Précis incendiaire de littérature contemporaine».